

« Bellefeuille ne soit pas là... Quel joli tableau
« de genre !... »

Grigou s'arrête et cherche ses lunettes pour mieux voir le tableau de genre; mais, avant qu'il ne les ait trouvées, madame Barbeau est accourue par le côté opposé, et elle a été rabattre les jupons qui couvraient le visage de la personne tombée; alors M. Barbeau s'aperçoit que c'est sa fille qui était par terre; il ne trouve plus le tableau si drôle. Il descend de cheval et court à sa femme qui se lamente.

« Qu'est-ce qu'il y a?...—Ma fille est tombée...
« ce vilain âne a voulu se coucher... — Je sais
« tout cela... Es-tu blessée, Nonore?—Oh! mon
« dieu non, papa. — Alors n'y pensons plus!

« N'y pensons plus!... Cela vous est bien aisé
« à dire, murmure la maman, mais ma fille est
« tombée... fort désagréablement... elle a mon-
« tré... — Je sais tout cela!... Bellefeuille l'a-t-il
« vu? — Non, grâce au ciel, il était resté en ar-
« rière. — Du moment que Bellefeuille n'a rien
« vu, il n'y a aucun mal... Tout est sauvé... Holà...
« eh... Bellefeuille... mon ami, ayez la complai-
« sance de reconduire les chevaux et les ânes,
« nous nous sommes assez amusés avec. Nous
« allons nous asseoir, nous rouler sur l'herbe
« en vous attendant. »

Le jeune artiste n'est pas enchanté de la commission, mais il n'ose refuser, il part sur un cheval, conduisant en bride un âne et l'autre coursier. M. Barbeau lui crie qu'il a un faux air de Franconi.

« Nous allons entrer chez ce traiteur là-bas,
« et demander si c'est la fête ici », dit M. Barbeau.

« Je ne vois rien qui l'annonce », dit Grigou,
« mais j'ai déjà faim. — Il n'est pourtant pas
« l'heure de dîner... nous avons le temps. — Le
« temps!... parce que vous avez déjeuné à la four-
« chette, vous n'êtes pas pressé! — Ma femme,
« attends-nous sur l'herbe, avec ta fille... Je vais
« aller m'informer si c'est fête ici, et où elle se
« tient. »

Madame Barbeau ne demande pas mieux que de s'asseoir, et elle va se reposer avec sa fille; et Grigou suit son ami Barbeau.

Le restaurateur chez lequel on s'adresse se trouve être aussi bavard que M. Barbeau; pour répondre à une simple question, il s'entortille dans des phrases dont il ne sort plus; pour indiquer une route, il commencera par vous décrire tous les environs, et, quand vous lui demandez ce qu'il peut vous donner à dîner, il vous fait l'énumération des plats qu'il sait faire, de ceux qu'il a inventés, de ce qui entre dans la

confection d'une sauce; tout cela pour en venir à vous avouer qu'il n'a plus que du veau rôti.

M. Barbeau suait d'impatience en écoutant le traiteur; il l'interrompt brusquement, au milieu de la description d'un plat de dessert de sa composition, et lui dit : « Je vous demande depuis « une heure si c'est fête aujourd'hui à Romain-
« ville, si nous trouverons bien à dîner chez
« vous, et au lieu de me répondre, vous me
« parlez compote... confiture, gelée!... Est-ce que
« vous croyez que je viens chez vous pour ap-
« prendre à faire la cuisine?...

— « Monsieur... qu'est-ce... comment?... vous
« ai-je insulté?... Si je vous ai insulté, monsieur,
« je suis homme à vous en rendre toutes les rai-
« sons possibles... — Allez au diable... voilà qu'il
« me propose un duel à présent ! Nous ne dîne-
« rons pas chez vous, parce que vous parlez
« trop et que vous n'êtes pas à votre affaire. »

M. Barbeau sort de chez le traiteur, suivi par Grigou qui se dit : « Il faudra pourtant bien di-
« ner quelque part. »

On s'assoit sur l'herbe. M. Bellefeuille revient avec le petit Alexandre, qui marche en se tortillant parce que sur l'âne il a déchiré son pantalon, et qu'il craint que sa maman ne s'en aperçoive. Mais alors la mère et la fille admirent de fort belles noix sur un arbre à peu de distance

d'où elles sont assises, et M. Barbeau est enfoncé dans une histoire qui n'amuse nullement Grigou, parce qu'elle ne finit pas.

« Je vous disais donc, » poursuit l'ancien libraire, « qu'un jour étant à la campagne avec
« quelques amis, nous avions fait la partie de
« griser un gros bonhomme nommé Duloiret,
« qui arrivait de sa province.

— « Ah ! Duloiret ! je l'ai connu », s'écrie Grigou. — « C'est bon, ça ne fait rien à mon histoire, « que vous l'avez connu... — Oui, mais je sais
« ce qu'on lui a fait... Pour preuve je vais vous
« conter l'histoire, et... — Non, permettez, je
« dois la savoir mieux que vous, et je crois que
« je la raconterai tout aussi bien. »

Et, sans attendre la permission de son ami Grigou, M. Barbeau reprend son anecdote qui doit nécessairement en amener une douzaine d'autres. Cependant, au milieu de son récit, le père de famille s'aperçoit que sa femme et sa fille sont distraites; il leur dit : « Que regardez-vous
« donc en l'air, pendant que je parle ? — Ce
« sont ces noix là-bas... elles sont superbes. —
« Maman, veux-tu que je monte sur l'arbre ? »
s'écrie le petit Alexandre. — « Non, mon ami », dit le papa, « tu as déchiré suffisamment ton
« pantalon; si tu montais sur des arbres, je sais
« bien ce que tu nous montrerais avant d'arri-

« ver à Paris. Grigou, allez donc gauler quel-
 « ques noix pour ces dames, vous voyez bien
 « que Bellefeuille fait son croquis... Vous n'êtes
 « pas galant, Grigou.—Que n'allez-vous en abat-
 « tre vous-même? — Je ne suis pas leste comme
 « vous... — Mais est-ce permis de... — Pour une
 « noix, n'avez-vous pas peur? »

Grigou se décide à aller abattre des noix : il aime mieux cela que d'entendre les histoires de M. Barbeau. Celui-ci s'étend sur l'herbe, auprès de Bellefeuille, et lui dit : « Si j'étais peintre, je
 « voudrais croquer tous les originaux que je
 « verrais... — Monsieur, il n'est pas si facile de...
 « — Permettez, laissez - moi vous développer
 « mon idée... J'ai eu dans ma vie des idées assez
 « heureuses... J'ai souvent donné le sujet, la pen-
 « sée d'un livre à un auteur ; ces livres-là se sont
 « toujours bien vendus... — Mais un livre, mon-
 « sieur, ce n'est pas... — Je n'ai pas fini, mon
 « ami. Tenez, examinons un peu les gens qui
 « vont passer devant nous... C'est Paris à la cam-
 « pagne, ici. — C'est-à-dire, ce sont quelques
 « bourgeois, quelques ouvriers... — Il y a de
 « tout, et si j'étais homme de lettres ou peintre,
 « j'en ferais mon profit : tenez, voilà un couple
 « qui s'avance : ce sont des habitants de Paris ;
 « pour un dimanche ils ont même assez bonne
 « tournure. Ils se parlent de trop près, se re-

« gardent trop souvent pour que ce soit le mari
 « et la femme. Le jeune homme fait un peu la
 « moue... La dame n'aura pas voulu s'égarer dans
 « l'épaisseur du bois. Mais ils entrent chez le
 « traiteur... Ils prendront un cabinet particulier,
 « et ça se raccommoiera. Cela me fait l'effet d'un
 « marchand de nouveautés et d'une lingère, re-
 « marquez que la dame a de la recherche dans
 « sa collerette, et que le jeune homme porte en
 « pantalon et en gilet les étoffes les plus nou-
 « velles. Qu'est-ce qui vient là-bas, en riant, en
 « sautant, en faisant du bruit et de la poussière?
 « Il ne faut pas le demander, ce sont des gri-
 « settes, mais des grisettes du second ordre ; ce
 « ne sont pas les moins gaies ; celles-ci mettent
 « toutes bienséances de côté. Elles sont cinq, et
 « pas un pauvre petit homme avec elles ; ça ne
 « les empêchera pas de rire, de faire du train ;
 « ces demoiselles ne croiraient pas s'amuser, si
 « elles ne faisaient pas autant de bruit que la
 « retraite ; elles se moquent de toutes les per-
 « sonnes qu'elles rencontrent ; les voilà qui s'ar-
 « rêtent et se consultent en regardant la maison
 « du traiteur. Je gage qu'elles comptent ce
 « qu'elles ont d'argent à elles cinq, pour savoir
 « si elles entreront dîner là. On ouvre les
 « sacs... on calcule... Vous voyez le résultat : au
 « lieu d'entrer chez le gros traiteur de l'endroit,

« elles se dirigent vers un petit bouchon : leurs
 « moyens ne leur permettent que le vin du cru
 « et l'omelette au lard. Mais elles s'en dédom-
 « mageront ce soir en se faisant payer de la
 « bière ou du punch par le premier imbécile
 « qui voudra leur faire la cour. Puis, toute la
 « semaine, en bordant des souliers ou en faisant
 « des boutonnières, elles se rappelleront les plai-
 « sirs du dimanche ! Il faut avoir de la philoso-
 « phie ou un grand fonds de bonne humeur, pour
 « qu'un jour de plaisir suffise à toute une se-
 « maine !... Il est vrai qu'il y a des gens riches,
 « des gens en place, qui ne s'amuse pas même
 « un jour sur sept. Tout est donc compensé.
 « Ah ! voici des gens de l'endroit... c'est fort,
 « c'est robuste, mais c'est vilain. En général les
 « paysannes des environs de Paris ne sont pas
 « jolies. Celles-ci n'ont pas d'ailleurs une coif-
 « fure piquante comme dans la Normandie ou
 « la Franche-Comté. Ces bonnets plats n'ont rien
 « de gracieux, et les paysannes portent toujours
 « des robes à tailles courtes, ce qui empêche de
 « voir si elles sont au moins bien faites. Le paysan
 « qui leur donne le bras a mis son bonnet de po-
 « lice, pour faire voir qu'il est dans la garde
 « nationale ; depuis que l'on veut que ces bonnes
 « gens fassent l'exercice, ils croient, même en
 « labourant, devoir se donner quelque chose de

« militaire ; et pourquoi donc ? ce n'est pas un
 « crime d'être plus à son aise en blouse qu'en
 « uniforme. Mais voilà un ouvrier endimanché
 « qui amène ici sa famille ; il tire une petite voi-
 « ture d'osier, dans laquelle sont ses deux der-
 « nières marmots, avec les provisions pour le dîner.
 « Sa femme est derrière, elle ne tient rien, mais
 « elle est enceinte ; elle est maussade, elle se
 « plaint tout le long de la route, et ne parle à
 « son mari que pour lui dire : Prends donc garde,
 « tu les mènes sur des pierres... tu vas les faire
 « verser... Ah ! que tu tires cela bêtement !... Et
 « le pauvre homme, qui sue sang et eau et fait
 « le métier d'un caniche, se persuade qu'il se
 « divertit le dimanche, et travaille comme un
 « forçat dans la semaine pour se procurer cet
 « aimable délassement. Ah ! voici une cavalcade.
 « Tenez, mon cher Bellefeuille, est-ce que cela
 « ne vaut pas la peine d'être croqué ? Ces ca-
 « valiers en bonnets de loutre, en cravates dé-
 « chirées. Comme ils n'ont point de sous-pieds,
 « leur pantalon s'est relevé jusqu'au genou, et,
 « comme ils n'ont pas de bas dans leurs sou-
 « liers, ils montrent leur jambe nue aux pas-
 « sants ; ce qui, à cheval, produit un bien joli
 « effet. En voyant ces cavaliers en guenilles, on
 « est tenté de leur dire : Au lieu de louer un che-
 « val à trente sous l'heure, ne feriez-vous pas

« mieux de vous acheter des bas?... — Ils pourraient vous répondre : Mêlez-vous de ce qui vous regarde. — C'est juste : c'est pour cela qu'on ne leur dit rien. »

Pendant que M. Barbeau faisait sa revue d'originaux, dans laquelle il ne s'était pas encore compté, l'ami Grigou s'était dirigé vers le noyer sur lequel il lançait des pierres; comme ce jeu lui rappelait sa jeunesse, il y prenait du plaisir, et poussait un : Ça y est, toutes les fois qu'une noix tombait à ses pieds. Il en était à sa vingtième pierre et ramassait sa huitième noix, ce qui ne prouvait pas beaucoup en faveur de son adresse, lorsqu'un petit homme décoré d'une plaque de fer-blanc, armé d'un grand sabre, et coiffé d'un chapeau à cornes, dont la pointe est placée exactement au-dessus de son nez, se précipite sur lui, et le saisit au collet, en criant : « Ah ! ça y est !... Est-il effronté celui-là... un dimanche !... devant tout le monde !... Allons, en prison, Parisien. »

Grigou tâche de s'excuser, de se dégager ; mais le messier, qui dans la semaine est ordinairement entre deux vins, est toujours complètement gris le dimanche. Aussi n'entend-il pas raison, et ne lâche-t-il pas son homme. Déjà plusieurs paysans sont accourus, et ils n'épargnent pas les injures à Grigou. Les paysans sont enchantés lorsqu'ils

peuvent molester les gens de la ville. A les entendre, on croirait que les habitants de Paris ne viennent aux champs que pour tout ravager ; et cependant, ces laboureurs, ces cultivateurs, que l'on nous peint quelquefois comme doués de toutes les vertus domestiques, tandis qu'ils sont pour la plupart envieux, jaloux, médisants, cauteleux et intéressés, que feraient-ils de leurs denrées si les gens de la ville, dont ils se moquent sans cesse, ne les leur achetaient point ? Sans doute les citadins seraient également embarrassés, si les habitants de la campagne ne cultivaient pas pour eux les produits de la terre. Mais qu'est-ce que cela prouve ? que nous avons tous besoin les uns des autres ; est-ce donc pour cela que nous nous déchirons mutuellement ?

Les cris de Grigou ont été entendus par la société qui est sur l'herbe. M. Barbeau se lève et court au milieu du groupe. Il demande, s'informe, ne laisse pas répondre ; mais il devine facilement ce dont il est question en voyant le garde-champêtre qui tient toujours Grigou au collet.

« Qu'est-ce que vous allez faire.... Mener un homme en prison pour une noix?... — Monsieur, c'est... — Je vois bien ce que c'est... Est-ce que cela vaut la peine de faire tant de bruit?... — Oh ! quand un... — C'est l'amende que vous voulez

« qu'on vous paie... Tenez, voilà cent sous, et
« laissez-nous tranquilles. »

Le messier repousse la pièce de cinq francs, peut-être parce qu'il y a du monde autour de lui, et les paysans s'écrient : « Il faut le mener chez le maire à Romainville; tous ces méchants Parisiens viennent nous voler... nous... — Vous êtes bien heureux que ces Parisiens, que vous insultez, vous achètent votre lait et vos pommes de terre. — Tiens! s'ils ne nous les achetaient pas, nous les mangerions; voilà tout! — Oui, et alors avec quoi achèteriez-vous des souliers, des vêtements, du vin, et paieriez-vous vos impositions? »

Les manants ne trouvent rien à répondre, mais ils crient de nouveau : « Chez le maire! Faut les mener chez le maire! » Et le garde-champêtre, qui commençait à s'attendrir en voyant Grigou prêt à pleurer, remet son chapeau de travers et entraîne son prisonnier.

« Eh bien, allons chez le maire, dit M. Barbeau. — Comment... Qu'est-ce donc? » demande madame Barbeau, qui arrive alors avec le reste de la société. — « Ce n'est rien... Nous allons à Romainville, chez le maire, pour deux noix que Grigou a fait tomber... C'est une mauvaise plaisanterie, mais nous n'avons rien à faire, ça

« nous promènera... et nous verrons probablement la fête quand nous serons dans le village. »

La société n'est pas enchantée de faire cette promenade, mais comme M. Barbeau est déjà en avant avec l'accusé et les témoins, il faut bien se décider à les suivre. Pendant la route M. Barbeau s'efforce de prouver aux paysans qu'ils ont tort d'arrêter un homme pour une noix, et il leur cite là-dessus vingt anecdotes toutes véridiques. Tandis que Grigou lui dit tout bas : « C'est vous qui êtes cause de tout cela, c'est vous qui... »

M. Barbeau lui donne un coup de coude dans le côté en murmurant : « Taisez-vous... Vous gênez votre affaire. »

On arrive au village de Romainville, où il n'y a pas plus d'apparence de fête qu'à Belleville. On va chez le maire, escorté par tous les enfants du village, qui se sont joints aux paysans qui conduisent Grigou, ce qui, avec le reste de la société, commence à faire un cortège fort gentil, dont M. Barbeau a l'air d'être le chef : il marche fièrement à la tête, pérorant toujours; il commence à intimider le garde-champêtre qui craint d'avoir fait une bétise, et même les paysans qui pensent qu'un homme qui parle toujours doit finir par avoir raison. Enfin on jurerait que c'est M. Barbeau qui a fait arrêter Grigou.